

1925-2025

un an avec Howard Phillips Lovecraft

#159 | 10 juin 1925

« Et maintenant, parlons de la question *United*.

Voici où on en est. Que ç'ait été sage ou non, peu importe maintenant, j'ai pris la direction de cette maudite rédaction en 1923 et ma femme a pris la présidence.

« Cela nous qualifie peut-être ou non pour jouer la cage aux écureuils, mais quoi qu'il en soit, nous sommes aux commandes, et il est de notre devoir de ne pas nous enfuir par la porte de derrière ou de descendre notre coffre par la fenêtre à 2 heures du matin.

« Si ma mémoire est bonne, j'ai environ 39,50 dollars dans le fonds officiel de l'organe officiel, et il serait sacrément plus difficile de retrouver les sources originales et de les rendre pièce par pièce que de les verser dans un numéro d'adieu.

« De plus, ce numéro du *U.A.* serait d'une aide précieuse dans nos derniers efforts désespérés pour sauver l'institution — qui aurait su ce qui pouvait renverser la situation ! Bien sûr, vous me ferez remarquer que cette ruse n'a rien donné il y a un an, quand je l'ai tentée, mais je répondrai à votre objection en mettant l'échec sur le compte d'une erreur ultérieure... l'absence totale de suivi. J'étais trop occupé pour organiser une élection, et tout est tombé à l'eau !

« Cette année, je gère et coordonne un peu mieux mes activités. D'une part, j'ai supprimé toutes mes activités sociales, à l'exception des réunions hebdomadaires de la bande pseudo-littéraire locale, afin d'avoir au moins une fraction de seconde par an pour rédiger une ou deux épîtres. Et grâce à

cette réforme indispensable, j'ai très tôt décidé de mettre fin à mes activités dans l'Association de manière décente et honorable, ou de mourir en essayant. Dans ce cas, je définis la décence et l'honneur comme :

(a) tenir toutes mes promesses d'écrire, en particulier une critique des vers de Bullen,

(b) reverser les fonds actuels de l'Association dans un fonds d'aide aux amateurs, et

(c) laisser le fantôme de la structure officielle entre les mains d'un conseil dûment élu, composé de jeunes aussi actifs que le révélerait une recherche approfondie et consciencieuse.

« J'ai pris ces mesures après mûre réflexion. J'ai écrit la critique de Bullen il y a quelques semaines et j'ai été récompensé par les extases gargantuesques du principal concerné, sujet aonien, qui m'a dit qu'elle avait été accueillie par les applaudissements frénétiques du monde littéraire de Toronto – ou du moins de ceux qui l'ont entendue lue par lui. Il y a deux jours, j'ai terminé le numéro et j'envverrai la copie à Cook cet après-midi même si tout se passe bien.

« Quant au futur conseil d'administration, j'ai déniché deux personnes très dynamiques et j'écris laborieusement à d'autres pour obtenir leurs services officiels. Les prix à gagner sont le jeune Davis et Bacon, que vous avez rencontré en personne lors de la réunion du Hub Club en 1923 (vous vous en souvenez peut-être). Il a depuis déménagé à Saint-Louis, mais il est plus actif que jamais et semble bien parti (si ses plans aboutissent) pour redonner vie au *United*, du moins pour un temps. S'il poursuit ses activités actuelles, il sera le troisième d'une dynastie de patrons bienveillants dont les premiers représentants sont Edward F. Daas et grand-père Theobald. Je joins quelques lettres de Davis et Bacon que vous pourrez lire. Ne pensez-vous pas qu'il y a une vraie chance que l'*United* reparte du bon pied avec deux tels chérubins à sa tête ?

« Avec l'intelligence de Davis et l'égoïsme et l'énergie de Bacon pour pousser ces cerveaux à l'action, nous avons certainement une équipe dont les possibilités ne sont pas négligeables.

« Le bulletin suivant sera mis en circulation lors d'une élection par correspondance qui se tiendra le 15 juillet :

Président — Edgar J. Davis ;

1er vice-président — Paul Livingston Keil (?) ;

2e vice-président — Grace M. Bromley Laur ;

Secrétaire — Eugene B. Kuntz (?) ;

Directeurs éditoriaux :

MS. Mgr — B. Coursin Black & Sonia H. G. Lovecraft ;

Comité éditorial :

Maurice Winter Moe (nous l'espérons vivement) & Frank Belknap Long, Jr.

« Bacon sera rédacteur en chef officiel, nommé et rémunéré par Davis.

« Pour le poste de secrétaire-trésorier, nous pourrions essayer de recruter Conover, ou, s'il refuse, promouvoir Mlle Bromley et trouver un autre deuxième vice-président.

« Si vous refusez finalement d'accepter le poste de directeur, je suppose que nous devons chercher quelqu'un d'autre — peut-être que l'aimable George Kirk se laisserait convaincre si je lui jurais sur le testament grec qu'il n'aurait rien à faire.

« En réalité, tout dépend de l'énergie organisationnelle et épistolaire du jeune Bacon. À l'heure actuelle, mon *Id Verulam* semble doté de cette même activité démoniaque qui a permis à d'autres de faire tourner la boutique il y a dix ou vingt ans. À moins que cela ne s'essouffle, il a une chance de se mobiliser et de rassembler suffisamment de « vivants » pour résister aux tendances décadentes de l'époque, si habilement évoquées dans votre lettre, de sorte que nous puissions reporter d'un an ou deux l'embauche du croque-mort. Quoi qu'il en soit, je me sens sacrément plus à l'aise à l'idée de transmettre le sceptre à un héritier volontaire et vigoureux qu'à l'idée de jeter nonchalamment ce bibelot à la mer.

« Voilà, tout cela en gros. »

*Howard Phillips Lovecraft, lettre à Maurice Moe, déjà citée,  
15 juin 1925.*

[1925, mercredi 10 juin]

---

Up early — SH lv. — work on U. A. — dine — SH return — Davis report come — down to 4th Ave. meeting — all but Morton pres. Sonny & I lv. early — home, read Upper Berth & retire.

*Levé tôt. Sonia sort. Je travaille sur le United Amateurs. Déjeuner. Sonia revient. On reçoit l'examen du professeur Davis. Je descends à la réunion, librairie de Kirk. Tous présents sauf Morton. Sonny et moi on repart tôt. Maison, lu The Upper Berth & couché.*

Edgar J Davis (1908-1949) et Victor E Bacon (1909-1997) : deux nouvelles recrues du *United Amateurs* auprès de qui Lovecraft, voir lettre à Maurice Moe ci-dessus, souhaite se décharger du journal, Davis vient de lui transmettre apparemment sa candidature motivée. On se croise avec Sonia, puisque levés tous deux dès le matin, elle part à Manhattan : probablement (on va faire un journal adverbos) pour rencontrer ses futurs employeurs, et sans doute la raison de son retour avant la date prévue. Quand elle revient lui s'en va : la sempiternelle réunion hebdomadaire, qui se tiendra dans la librairie de Kamin et Kirk, puis retour de bonne heure, pas de troisième mi-temps à la cafétéria. Le fait qu'une histoire d'horreur de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle soit écrite par un écrivain américain compte-t-il ? Ou voir de nouveau une trace de Lovecraft en première approche de son essai *Épouvante et surnaturel en littérature* ? Francis Marion Crawford (1854-1909), bostonien dont l'œuvre, une cinquantaine d'ouvrages, est fortement marquée par ses deux ans en Inde, a publié *The Upper Berth* (« la couchette du dessus ») en 1886. Lovecraft lui consacre tout un paragraphe dans son essai sur la littérature surnaturelle, parlant d'abord de son recueil d'histoires de fantômes (*Wandering Ghosts*), puis de *Upper Berth* comme d'une des plus puissantes histoires d'horreur en littérature : « dans ce récit d'une cabine de navire hantée par le suicide, la moiteur de mers spectrales, un hublot toujours ouvert, et le combat de cauchemar contre une chose sans nom sont maniés avec une dextérité incomparable ». À noter que S.T. Joshi lui a consacré un livre. Sonia ira retrouver, de son côté, le médecin qui l'avait soignée l'année précédente, et avait recommandé la cure à la campagne. On dirait que Lovecraft fait le maximum pour rétablir une carapace de tout ce qui le constitue à ses yeux comme écrivain : la revue annuelle de l'association des amateurs à boucler, la réunion du Kalem Club dont il tient apparemment le registre de présence, et le respect des obligations maritales qui le font partir de bonne heure, alors qu'il était si fier de ces discussions qui s'éternisaient jusqu'à

l'aube, et reprendre jusqu'à 1 h du matin les lectures pour l'étude à venir. Dans le journal : fausse piste avec le troisième Noir successif accusé d'office du meurtre de Florence Kane, et toujours cette litanie du negro, negro, negro (sauf que l'affaire disparaît discrètement de la première page). Un singe qui s'échappe dans le métro : pauvre bête. L'intelligence d'une banque avec publicité pleine page : « l'argent qu'on investit grossit en boule de neige », oui vraiment, en pleine canicule ?

---

*New York Times*, 9 juin 1925. William Brassfield, un Noir (*negro*), arrêté la semaine dernière à Brooklyn et suspecté de l'assassinat de Mlle Florence Kane, sera probablement libéré aujourd'hui, a déclaré hier le capitaine en charge de l'enquête, John J McCloskey. Le capitaine McCloskey a annoncé que Brassfield avait dit la vérité quand il avait déclaré être à la maison avec sa femme le soir du meurtre. Calvin Wood, un autre Noir (*negro*) a été arrêté hier comme suspect et doit être interrogé aujourd'hui. Un troisième Noir (*negro*), arrêté la semaine dernière, a été déféré hier devant le magistrat Mortimer F Brown du tribunal du New Jersey. À la requête des inspecteurs, il sera maintenu en détention jusqu'à interrogatoire la semaine prochaine. Le capitaine McCloskey a déclaré hier que les critiques émises à l'encontre de la police de New York pour sa maladresse étaient injustes et n'avaient aucune valeur. L'affaire du Diamant Noir, a-t-il déclaré, prouvait que la police de New York était à la hauteur. Et que si le fait que le frère de Mlle Kane était inspecteur de police les avait fait travailler encore plus dur, ils n'avaient jamais disposé ne serait-ce que d'une empreinte digitale pour avancer.

## NEGRO CLEAR OF KANE CASE

**Police Say Brassfield Probably Will Be Set Free Today.**

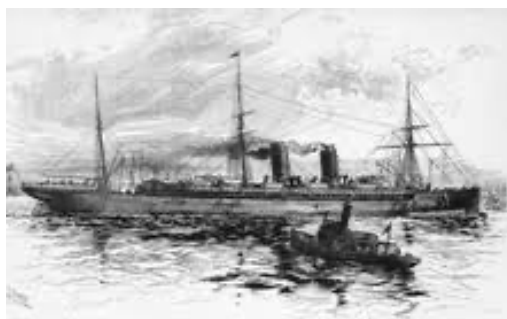
William Brassfield, negro, arrested a week ago in Brooklyn as a suspect in the slaying of Miss Florence Kane, probably will be released today, Captain of Detectives John J. McCloskey announced last night. Captain McCloskey said that Brassfield had satisfied the detectives that on the night of the murder he was at home with his wife.

Calvin Wood, another negro, was arrested yesterday as a suspect and is being held for examination. A third negro, Walter Johnson, arrested a week ago, was arraigned yesterday before Magistrate Mortimer F. Brown in the New Jersey Avenue Court. At the request of detectives the hearing was postponed until next Tuesday.

Captain McCloskey declared last night that criticisms made of the New York police because of their inability to get the slayer were unjust. He said they had not a clue. The Diamond case, he said, showed of what the New York police were capable. Although they have worked even harder in this case, he said, citing that Miss Kane was the sister of a Brooklyn detective, they have not had so much as a fingerprint to work on.



*ANNEXE*  
*Francis Marion Crowder, The Upper Berth (1885)*  
*un résumé*



L'histoire se déroule à bord d'un paquebot transatlantique. Un passager nommé Brisbane est intrigué par le comportement étrange du steward qui transporte ses bagages dans sa cabine, la numéro 105. Au milieu de la première nuit, Brisbane est encore plus perplexe lorsque son

compagnon de chambre saute soudainement de la couchette supérieure et s'enfuit de la cabine. Le lendemain matin, Brisbane apprend que son compagnon de chambre est passé par-dessus bord et qu'il est le quatrième occupant consécutif de la même couchette supérieure à subir ce sort.

Brisbane traverse fréquemment l'Atlantique. Par une chaude matinée de juin, il monte à bord de l'un de ses navires préférés, le Kamtschatka, et appelle un steward. Lorsque Brisbane lui indique la cabine 105, couchette inférieure, une expression étrange passe sur le visage du steward. Brisbane est perplexe devant le comportement étrange du steward qui dépose ses bagages dans la cabine.

Le premier jour du voyage se déroule sans incident et Brisbane se retire tôt dans sa cabine. Espérant être seul, il est déçu de trouver de nouveaux bagages dans la pièce et un tapis plié avec un bâton et un parapluie posés sur la couchette supérieure. Peu après que Brisbane se soit couché, son compagnon de cabine entre. Brisbane jette un coup d'œil et aperçoit un homme grand, très maigre et pâle, qui dégage une atmosphère étrange. Brisbane décide d'éviter son compagnon de chambre.

Au milieu de la nuit, Brisbane est réveillé par le bruit de son compagnon de chambre qui saute de la couchette supérieure. Celui-ci sort en courant de la cabine, laissant la porte ouverte derrière lui. Brisbane ferme la porte et se rendort. Il se réveille plus tard, frissonnant et sentant une odeur d'humidité. Il fait encore nuit. Il entend son compagnon de chambre se retourner et gémir dans la couchette supérieure et imagine que l'homme doit avoir le mal de mer. Brisbane se rendort. Lorsqu'il se réveille, il fait jour et la pièce est froide. Il est surpris de trouver le hublot grand ouvert et accroché. Les

rideaux de la couchette supérieure sont toujours fermés. Brisbane s'habille rapidement afin de pouvoir sortir avant que son compagnon de chambre ne se réveille.

Sur le pont, Brisbane rencontre le jeune médecin du navire. Il lui fait remarquer que la nuit a été exceptionnellement froide et lui raconte qu'il a trouvé le hublot grand ouvert et la cabine humide. Le médecin sursaute lorsqu'il apprend que Brisbane séjourne dans la cabine 105. Il lui dit que cette cabine a fait l'objet de plaintes lors des trois derniers voyages. Il laisse entendre qu'il y a autre chose, mais ne dit rien de plus. Brisbane lui raconte alors que son compagnon de chambre s'est enfui au milieu de la nuit. À sa grande surprise, le médecin lui propose de partager sa propre cabine. Il explique qu'il ne se sent pas à l'aise à l'idée que quelqu'un séjourne dans la cabine 105, car lors des trois derniers voyages, tous les passagers qui y ont dormi sont passés par-dessus bord. Brisbane décline l'offre et assure au médecin que cela lui conviendra très bien.

Après le petit-déjeuner, Brisbane retourne dans sa cabine pour prendre un livre. Les rideaux de la couchette supérieure sont tirés, il suppose donc que son compagnon de chambre dort encore. Alors qu'il sort, le steward l'informe que le capitaine souhaite le voir. Brisbane se rend dans la cabine du capitaine et le trouve qui l'attend. Le capitaine annonce à Brisbane que son compagnon de cabine a disparu. Brisbane raconte au capitaine ce qui s'est passé pendant la nuit. Le capitaine explique que les deux précédents occupants de la couchette supérieure de la cabine 105 se sont enfuis exactement de la même manière et ont été vus par la veille passer par-dessus bord. Bien que le compagnon de cabine de Brisbane n'ait pas été vu, le steward superstitieux est allé voir s'il allait bien ce matin et a trouvé la couchette vide et intacte. Ils craignent que l'homme ne soit passé par-dessus bord. Le capitaine demande à Brisbane de ne pas mentionner l'affaire aux autres passagers. Il propose ensuite de partager sa propre cabine avec Brisbane pour le reste du voyage. Brisbane accepte de ne rien dire, mais il décline l'offre du capitaine car il préfère avoir la cabine pour lui seul.

Cette nuit-là, Brisbane se retire tard dans sa cabine. Se sentant mal à l'aise, il ouvre les rideaux pour vérifier la couchette supérieure. Il remarque alors que le hublot est ouvert et refermé. Furieux, Brisbane sort à la recherche du steward. Il traîne l'homme jusqu'à la cabine et menace de le dénoncer au capitaine pour avoir mis le navire en danger en laissant le hublot ouvert. Le steward, tremblant et pâle, jure que personne ne peut garder le hublot fermé pendant la nuit. Il le ferme avec de lourds loquets en laiton, puis parie sa



réputation qu'il sera ouvert dans une demi-heure. Brisbane vérifie le hublot, puis promet au steward une pièce d'or s'il s'ouvre pendant la nuit.

Brisbane se couche mais a du mal à s'endormir. Une heure plus tard, alors qu'il commence à somnoler, il sent un courant d'air froid et des embruns. Il trouve le hublot grand ouvert et refixé. Trop étonné pour avoir peur, il referme le hublot et visse l'écrou à oreilles de toutes ses forces. Il décide alors de rester là pour surveiller. Au bout d'un quart d'heure environ, il entend soudain un bruit dans l'une des couchettes. Alors qu'il se tourne vers le bruit, il entend un faible gémissement. Il traverse la cabine en courant dans l'obscurité, ouvre les rideaux de la couchette supérieure et enfonce ses mains dans la couchette pour voir si quelqu'un s'y cache.

L'air à l'intérieur de la couchette supérieure est humide et sent l'eau de mer stagnante. Brisbane attrape quelque chose qui ressemble à un bras d'homme, mais qui est moite et glacé. Il tire, et la créature bondit sur lui. La chose lourde et humide fait vaciller Brisbane et se précipite hors de la cabine. Brisbane se lance à sa poursuite et aperçoit une ombre sombre qui se déplace rapidement dans le couloir faiblement éclairé. En un instant, elle tourne au coin de la cloison et disparaît.

Bien qu'effrayé, Brisbane retourne dans la cabine 105 pour examiner la couchette supérieure. Il allume une lanterne et constate que le hublot est à nouveau ouvert. Il vérifie la couchette supérieure et constate qu'elle est sèche. Il se demande si tout cela n'était qu'un terrible cauchemar. Il ferme le hublot et, utilisant son lourd bâton comme levier, le serre jusqu'à ce que le métal commence à se plier. Il pose ensuite sa lanterne et passe le reste de la nuit sur le canapé. Le hublot reste fermé.

Le lendemain matin, Brisbane sort sur le pont et trouve le médecin en train de fumer sa pipe. Il lui raconte ce qui s'est passé, en insistant sur le mystère du hublot. Il demande ensuite au médecin de le rejoindre dans la cabine 105 pour une nuit afin de l'aider à enquêter sur ce phénomène. Le médecin refuse et conseille à Brisbane de laisser tomber et de venir s'installer chez lui. Il dit que de telles choses sont inexplicables et annonce à Brisbane qu'il a l'intention de quitter le navire après ce voyage.

Plus tard dans la journée, Brisbane rencontre le capitaine et lui raconte à nouveau son histoire. Le capitaine se porte volontaire pour passer la nuit avec Brisbane afin de découvrir s'il y a un passager clandestin qui effraie les passagers. Le capitaine fait appeler le charpentier du navire et ils se rendent tous dans la cabine 105. Ils examinent chaque centimètre carré de la cabine, vérifiant les panneaux et le plancher et démontant les accessoires, afin de

s'assurer que tout est en ordre. Alors qu'ils terminent, le steward arrive et Brisbane lui remet la souveraine. Le charpentier conseille à Brisbane d'abandonner l'enquête et de le laisser sceller la porte de la cabine.

À dix heures, le capitaine et Brisbane entrent dans la cabine 105. Le capitaine verrouille la porte et ils la bloquent avec la malle de Brisbane. Ils vérifient que le hublot est bien vissé, ouvrent les rideaux de la couchette supérieure et allument la lanterne. Le capitaine s'assoit sur la malle et Brisbane fouille la pièce de fond en comble. Ils conviennent qu'aucun être humain ne peut entrer dans la pièce ou ouvrir le hublot sans aide. Brisbane s'assoit sur la couchette inférieure et le capitaine commence à parler du premier incident qui s'est produit en mars. Il raconte que le passager qui dormait dans la couchette supérieure s'est précipité au milieu de la nuit et s'est jeté par-dessus bord. Ils ont appris plus tard que cet homme était un fou qui s'était enfui.

Pendant que le capitaine parle, Brisbane remarque que l'écrou à boucle en laiton commence à tourner très lentement. Il vérifie l'écrou et constate qu'il s'est effectivement desserré. Le capitaine raconte à Brisbane que le deuxième passager, lors du voyage suivant, est sorti par le même hublot pendant une violente tempête. Ils ont ensuite trouvé le hublot ouvert et l'eau s'engouffrait à chaque mouvement du navire. Depuis lors, dit le capitaine, le steward se plaint que le hublot ne peut pas rester fermé.

L'odeur de l'eau de mer stagnante devient plus forte dans la pièce. Puis la lanterne s'éteint soudainement. Brisbane se lève pour examiner la lanterne lorsqu'il entend le capitaine appeler à l'aide. Il voit le capitaine lutter pour empêcher la boucle en laiton de tourner. Brisbane prend son lourd bâton de marche et le passe dans la boucle. Le bâton se brise et Brisbane tombe. Il se relève et voit que le hublot est maintenant grand ouvert. Il y a quelque chose dans la couchette supérieure. Brisbane saute sur la couchette inférieure et commence à lutter avec cette chose horrible, une créature putride et visqueuse aux yeux blancs comme ceux d'un cadavre, qui ressemble au corps d'un homme noyé. Avec une force surhumaine, la créature maîtrise Brisbane puis se jette sur le capitaine. Le capitaine frappe la chose morte avant de s'effondrer, inconscient. Puis la créature disparaît, apparemment par le hublot ouvert, bien que celui-ci soit trop petit pour laisser passer une créature de cette taille.

Il faut un certain temps à Brisbane pour se remettre suffisamment et aider le capitaine. Le bras de Brisbane est cassé. Le capitaine, bien que gravement assommé, est indemne. Le charpentier scelle la porte de la cabine 105, et

Brisbane passe le reste du voyage dans la cabine du médecin. Le capitaine quitte le navire à la fin du voyage. Brisbane refuse également de naviguer à nouveau sur le Kamtschatka.

Source : Gutenberg Project, transcription automatique DeepL.

48 THE NEW YORK TIMES, WEDNESDAY, JUNE 10, 1925

# The Alert People in Every Community live on McCall Street



The alert people in every community and at every income level are the people worth while reaching with any new idea. It is this basis of alertness which really counts for most in any classification of people. Income, automobile ownership, telephone installation, home ownership, racial origin and all the other standards for classifying people are less vital than this one—alertness.

From the J. Walter Thompson "House Bulletin," January, 1925

## McCall's Magazine represents a New Public with a New Buying Power

### McCall's Excess Circulation 1915 to 1925

From January, 1915, to December, 1924, inclusive, the total excess circulation of McCall's Magazine amounted to 1,200,000 copies. The average monthly excess circulation for the ten years, according to A. B. C. Audit, was 100,000 copies per issue.

Year	Total Excess Circulation	Excess Circulation per Issue
1915	400,000	10,000
1916	500,000	12,500
1917	600,000	15,000
1918	700,000	17,500
1919	800,000	20,000
1920	900,000	22,500
1921	1,000,000	25,000
1922	1,100,000	27,500
1923	1,200,000	30,000
1924	1,300,000	32,500

The average circulation for the first ten years of 1925 will exceed 8,000,000 per issue.



Business men know that there is a new public today. Sales managers feel a new buying power pulsing through the country.

What is this new public? Where is this new buying power? It is found in those alert, progressive, up-and-coming people who—in every part of America and at every income level—constitute the most vital, the most powerful and at the same time the newest factor in present-day national marketing.

McCall's Magazine reaches these alert people. It is edited directly for them—with the thrill of life in every page; with the understanding of what they want behind every story and every article.

Publications are valuable to the advertiser only to the extent they are read. McCall's is read by these alert people. This is demonstrated by the unprecedented demand for McCall's Magazine—the most conclusive proof possible of a maximum degree of public acceptance. This is the sort of acceptance every manufacturer seeks for his own goods.

At the 60,000 newsstands that can be called the "polling places" for the magazines, the women of America have "elected" McCall's over all other women's magazines by buying more copies than they buy of any other.

McCall's Magazine appeals strongly to this new public, whose alertness demands readability and punch in editorial matter, in the advertisements and in the physical appearance of the book itself. Study McCall's carefully and you will recognize at once that there is something new, something different, about it. You will sense the great vital underlying personality back of it—the thing that constitutes the real advertising value of McCall's Magazine.

You will realize that the people who live on McCall Street are alert people—else they would not be living there.

THE McCALL COMPANY, 236-258 West 37th Street, New York  
Chicago    San Francisco    Boston    Atlanta    Toronto

# McCALL'S

## MAGAZINE

**Over 2,000,000 Copies a Month**

**In the Big July Issue—Out Today**

Written by Joseph H. Henshaw, Harold Bell Wright, Gene Stratton-Porter, Margaret Fuller, Victor J. Banerjee, "The Mystery of Abraham Lincoln," by Rex & Parker Coleman, Special article from Gene Stratton-Porter, Mr. L. George, Jack Ford, Dr. Charles Olinde Kewley, "The Circus Lady," The Assassination of a world-famous bookish editor, Poems by Anne Gilchrist, "Original Poet Style," and many other features.

**The New McCall Printed Pattern**

Millions of women are joining the ever-increasing number of satisfied McCall Pattern users.

Because The Printed Cutting Line Bond only on McCall Printed Patterns is the only way of reproducing styles accurately. Cut on a printed line—cut along a wobbly paper edge. The margin that protects the accuracy of the printed cutting line falls away as you cut through paper and material. Patented August 16, 1921.